

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 MARS 2013



YOUSUF KARSH / FONDS THÉRÈSE CASGRAIN

Thérèse Forquet-Casgrain, le 8 avril 1939, impériale devant l'objectif du célèbre photographe Yousuf Karsh.

Les contradictions de Madame Casgrain

La biographe Nicole Forquet fait revivre la «suffragette en chef» sous les traits d'un personnage fascinant, ombragé

SOPHIE DOUCET

Thérèse Casgrain est née en 1896 avec une cuiller d'argent dans la bouche. Fille d'un des premiers millionnaires canadiens-français, l'original Rodolphe Forquet dans les tramways et l'électricité et ayant poursuivi sa carrière comme député fédéral conservateur de la circonscription de Charlevoix), elle a grandi dans un château avec d'innombrables domestiques autour d'elle. Quatre-vingt-cinq ans plus tard, elle est morte dépendante financièrement de ses enfants, ayant passé sa vie à tirer le Québec vers le progrès social; reconnue, respectée, mais tristement seule.

Celle que fait revivre Nicole Forquet dans la biographie de près de 500 pages *Thérèse Casgrain. La gauchiste en collier de perles* est un personnage fascinant, ombragé. Morte en 1981, Thérèse Casgrain avait publié son autobiographie en 1971 (*Une femme chez les*

hommes aux éditions du Jour dont la recherche et la rédaction seront faites par Shirley Thomson), mais elle restait une femme peu comprise, peut-être en raison de son parcours alambiqué (elle est associée au Parti libéral et au CCF, au fédéralisme, aux Yvettes, à la grande bourgeoisie, mais aussi à la gauche). Nicole Forquet, qui n'est pas historienne de formation, mais administratrice diplômée en droit et en bioéthique, s'est emparée de la mission de faire mieux comprendre cette femme qu'elle a croisée au cours de sa vie, notamment lors de la fondation de la Fédération des femmes du Québec en 1966, et qui l'a intriguée.

Mais peut-on jamais bien comprendre un individu? Nicole Forquet, qui a aussi publié en 2006 une biographie de Ludmilla Chiriaeff (*Chiriaeff. Danser pour ne pas mourir*, Québec Amérique), admet d'entrée de jeu que les maigres archives laissées par Thérèse Casgrain ne permettent pas d'approcher de très près le personnage privé. Néanmoins, grâce à quelques lettres et à un journal intime tenu

épisodiquement, on a parfois l'impression, en lisant cette biographie, de toucher à quelque chose de l'âme de Thérèse Casgrain, dont la carapace épaisse a peut-être à voir avec le drame de ses 17 ans: la mort tragique de son fiancé, qui s'est jeté hors d'une fenêtre lors d'une crise de somnambulisme.

Les nombreuses entrevues orales que l'auteur a menées avec des gens qui ont connu Thérèse Casgrain permettent aussi de saisir certains pans de la personnalité de ce personnage qui n'a jamais fait l'unanimité: une femme pas très encline à consulter les autres, «fatigante», ne s'embarrassant pas toujours des règles à suivre, mais qui savait presque toujours, d'un coup de téléphone à la bonne personne, obtenir ce qu'elle voulait.

Thérèse Casgrain est surtout connue pour son implication dans la cause des femmes. Effectivement, c'est beaucoup grâce à sa ténacité, à ses contacts dans le milieu politique

VOIR PAGE F 2 : CASGRAIN



Madeleine Monette plonge plus loin que le souvenir

Page F 3



Tania Longpré plaide pour un «nous» décomplexé

Page F 6

Bédéis Causa 2013: la course est ouverte

Des albums intenses et remarquables. *La mauvaise fille* (Glénat Québec) de Philippe Girard vient de faire son entrée, aux côtés de *Jane, le renard et moi* (La Pastèque) d'Isabelle Arsenault et Fanny Britt, ou encore de *French Kiss 1986* (Glénat Québec) de Michel Falardeau, dans la course au prestigieux prix Bédéis Causa 2013.

Sophie Bédard, avec son *Glorieux printemps* (Pow Pow), et Jean-Sébastien Bérubé, pour le tome IV de *Radisson* (Glénat Québec), sont également au nombre des finalistes dont les noms ont été dévoilés cette semaine par les organisateurs du 26^e Festival de la bande dessinée de Québec, qui, depuis sa création, orchestre la remise de ces prix. Au total, une quinzaine d'auteurs dans quatre catégories ont été placés cette semaine sur la ligne de départ pour la cuvée 2013 des Bédéis Causa. Jacques Lamontagne pour son *Van Helsing contre Jack l'éventreur* (Soleil), Chester Brown pour son *Vingt-trois prostituées* (Cornélius) et Emmanuel Guibère, auroolé du Grand Prix de la critique décerné par l'Association des critiques et journalistes en bande dessinée (ACBD) pour *L'enfance d'Alan* (L'Association) en décembre dernier, sont parmi eux. Les grands vainqueurs vont être couronnés le 12 avril prochain à Québec dans le cadre du Festival.



Le Devoir

Les filles, ces créatures extrêmes

En Inde, on dit qu'élever une fille revient à arroser l'arbre du voisin. En Chine, on compare les filles à de l'eau renversée. Ici, l'écrivaine Martine Delvaux a lu, dans un magazine, un dialogue dans lequel une fille demandait à sa mère:

«Maman, c'est quoi une fille?» Et la mère lui répondait: «Quelqu'un qui ne le restera pas longtemps.» C'est la prémisse, pour le moins dure et confrontante,



d'«Hello girls! Les filles, ces créatures extrêmes», la conférence que prononcera Martine Delvaux, professeure au Département d'études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. La conférence, qui s'inscrit dans la série Salon double, aura lieu le mercredi 13 mars à 17 h à L'Amère à boire.

Le Devoir

LIVRES

Relâche et relâchements



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Chaque année, ils sont quelques-uns à perdre la vie sur les pentes de ski. Pour avoir déjà passé une longue soirée dans un hôpital situé près d'un centre de sports d'hiver, je peux dire qu'il est impossible de ne pas constater à quel point ce sport contribue à l'achalandage des urgences. J'ai souvenir à jamais d'un pauvre petit qui hurlait à mort à cause d'une jambe cassée, et d'un plus grand, le même soir, dont l'orgueil était victime d'une douloureuse foulure.

Vous vous souvenez peut-être de l'histoire d'une belle Anglaise du nom de Natasha Richardson. Elle était tombée au mont Tremblant durant des vacances de ski avec sa famille. Une très mauvaise chute. Les journaux en avaient beaucoup parlé, tout comme la radio et la télé. L'histoire était somme toute banale, parce qu'hélas très courante.

Sur le coup, elle ne s'était pas sentie très bien, selon mon souvenir. Ce n'est qu'après un moment qu'il avait fallu l'hospitaliser. Un hématome épidual faisait son œuvre. Commotion cérébrale sévère. Elle ne s'en remettait pas. Si bien que sa famille, en désespoir de cause, l'avait transférée en avion-hôpital à New York, près de chez elle. Là, il avait fallu se rendre à la triste évidence. Elle est morte le 19 mars 2009.

Ne reculant jamais devant le projet perpétuel de rendre compte de l'inutile, les journaux avaient beaucoup parlé de cette jolie dame. Pourquoi spécialement elle puisque les accidents de ski sont légion? Tout simplement parce que Natasha Richardson était l'enfant d'une célèbre famille du cinéma anglo-américain. Sa mère, l'actrice Vanessa Redgrave, et son père, le producteur Tony Richardson, voyaient graviter autour d'eux toute la planète cinéma.

Dans *Le bleu de la nuit*, un récit qui vient de paraître chez Grasset, Joan Didion raconte la mort de sa propre fille, mais elle donne aussi à lire, entre parenthèses, des pages sur la mort

de Natasha Richardson, enfant d'un de ses plus proches couples d'amis. Didion a fait ce livre en continuité de *L'année de la pensée magique*, récit du décès de John Dunne, son mari, l'homme de sa vie.

Je répète que Natasha Richardson se trouve seulement en marge de ce nouveau livre de la star des lettres américaines. Complètement en marge, pour tout dire, mais tout en illustrant à merveille le cœur de son travail. Je vous en parle donc comme si c'en était le cœur puisque, dans ce genre de livre, le cœur dégouline partout au point où il finit vite par être confondu avec la sauce.

Encore un peu de sauce? Tout le monde l'appelaient Tasha. Quand elle avait dix-sept ans, raconte par exemple Didion, Tasha passait l'été au Nid du Duc, «le village inventé par son père, une petite fantaisie de son cru, une facétie de réalisateur, dans les collines du Var au-dessus de Saint-Tropez». L'été, c'étaient surtout les plages de Saint-Tropez qui retenaient l'attention. À cause des garçons. Les jeunes hommes cueillis par les jeunes femmes du riche clan étaient présentés l'un à l'autre plus formellement au cours d'un «déjeuner aux longues tables sous les citronniers du Nid du Duc». La belle Tasha s'employait à faire une excellente sauce au beurre pour les poissons frais. Elle inventait des fables, des histoires, écrivait en quelque sorte les romances de l'été.

Encore? Pour son premier mariage, Tasha avait demandé à ce que toutes les pièces de son appartement soient remplies de fleurs de cognassiers. «Les fleurs avaient fini par se faner mais les branches étaient restées, cassantes et poussiéreuses, brindilles brisées, sans pour autant perdre de leur qualité décorative dans le salon.»

Tout ce livre est plein de qualités décoratives, si j'ose dire. Comme les vies qui s'y trouvent exposées, il déborde de touches fines liées à de la décoration, celle de l'âme peut-être. Je n'aime pas les vies vouées à devenir leur propre décoration, leur propre bibelot. Je n'arrive pas à comprendre ceux qui voudraient nous faire porter les breloques de leur existence comme s'il s'agissait de pendentifs nécessaires à la nôtre.

J'écris ces lignes depuis les îles de la Madeleine. Les coupes à l'assurance-emploi mises en avant par le gouvernement Harper y sont vécues comme du sel jeté sur les plaies vives



SETH WENIG ASSOCIATED PRESS

Dans *Le bleu de la nuit*, Joan Didion raconte la mort de sa propre fille.

d'une histoire d'exploitation de père en fils. Malgré tout, je vois ces gens continuer de regarder au large. Disons que je ne suis pas trop dans une situation favorable à la réception chaleureuse de récits de vies pour bien nantis.

Ce nouveau livre de Joan Didion m'ennuie, même si en principe sa matière me touche. Comment être insensible en effet à la perte d'un enfant, peu importe son âge? L'agacement tient ici au fait surtout que la langue apparaît tel un simple moyen de faire reluire davantage un monde social qui s'aveugle lui-même tant il se croit brillant.

Ce qui me fait penser à Marc Lévy, prochain président d'honneur du Salon du livre de Québec. Un salon doit en principe s'occuper de littérature, à la rigueur de livres. Le voici qui s'éblouit de la vie de Marc Lévy au point de confondre son intérêt avec le leur.

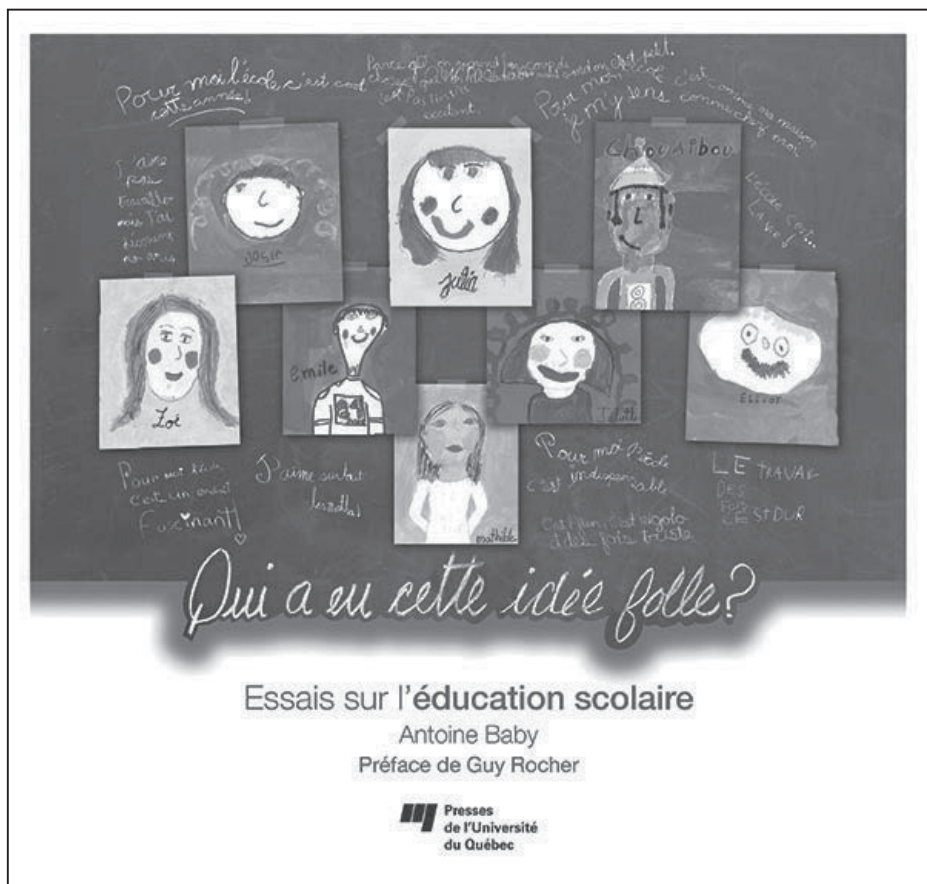
On ne parle pas de ses livres, de la valeur de cet ensemble, mais bien du nombre d'exemplaires qu'il a vendus.

Dans une lettre ouverte publiée ces derniers jours, Marc Lévy va jusqu'à brosser un portrait de lui où il affirme que des libraires québécois le classent dans leurs rayons d'ouvrages locaux. On voudrait bien savoir où! Plus encore, on voudrait savoir quels critères font en sorte qu'aujourd'hui on doive tout recouvrir de la même sauce avec laquelle on noie tant de cœurs.

jfnadeau@ledevoir.com

LE BLEU DE LA NUIT
Joan Didion
Grasset
Paris, 2013, 232 pages

CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR



QUI A EU CETTE IDÉE FOLLE?

Antoine Baby

«[...] avec le temps, le rôle de l'école s'est élargi au point que, selon une formule qui m'est chère, la cour de l'école est devenue le site d'enfouissement sanitaire par excellence de toutes les vicissitudes des premiers âges de la vie, offrant ainsi à la famille moderne débordée une occasion de se défilier et de tout réfilier (ou presque tout) à l'école.»

Antoine Baby, docteur en sociologie de La Sorbonne et professeur émérite de l'Université Laval, signe ce recueil d'essais sur l'éducation empreints d'authenticité et d'originalité.

324 pages | 978-2-7605-3619-7 30\$ 22\$⁹⁹ PDF EPUB



Presses de l'Université du Québec

CASGRAIN

SUITE DE LA PAGE F 1

(son mari, Pierre Casgrain, était député libéral fédéral), au respect qu'elle savait inspirer et à sa capacité de persuasion que les femmes du Québec ont obtenu le droit de suffrage en 1940. Après avoir tout essayé (des années de pèlerinages annuels à Québec, des lettres écrites à des gens influents, des interventions à la radio), Casgrain a réussi en 1938 à faire inscrire le suffrage féminin au programme du Parti libéral. C'est elle aussi, rappelle Nicole Forget, qui, grâce à une de ses interventions en coulisses, a permis aux Québécoises de recevoir leur chèque d'allocations familiales à leur nom à partir de 1945 (le chèque devait être libellé au nom du père seulement dans la province de Québec). Elle a aussi milité activement pour l'amélioration de la condition juridique des femmes mariées et participé à la fondation de la Fédération des femmes du Québec.

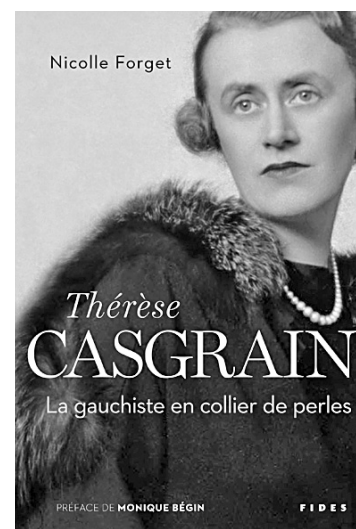
Mais Thérèse Casgrain, ce n'est pas que la cause des femmes, montre bien cette biographie. Après avoir évolué pendant des années dans l'entourage des libéraux fédéraux, y occupant une place d'influence avec son mari, elle délaisse ce parti qui n'a pas voulu de sa candidature comme députée et se tourne vers le CCF, un parti de gauche, qui ne réussira jamais à marquer beaucoup de points au Québec face à l'Union nationale de Duplessis. Pour le CCF, elle se présente six fois aux élections, sans jamais être élue, engluant dans ses campagnes électorales — au grand dam de ses enfants — beaucoup de son argent personnel.

C'est durant cette période, montre Nicole Forget, qu'elle acquiert son image de gauchiste au collier de perles, tou-

Durant cette période, elle acquiert son image de gauchiste au collier de perles, [...] haranguant les ouvriers pour qu'ils fassent entendre leurs voix face aux propriétaires de compagnies ou de mines dans lesquelles... elle détient elle-même parfois des actions héritées de son père!

jours bien mise, sobre et coiffée de chapeaux, haranguant les ouvriers pour qu'ils fassent entendre leurs voix face aux propriétaires de compagnies ou de mines dans lesquelles... elle détient elle-même parfois des actions héritées de son père! Il y a loin entre une Thérèse Casgrain et les autres femmes de gauche simples et proches des gens que sont par exemple Idola St-Jean et Léa Roback.

Dans les années 1960, en pleine guerre froide, Thérèse Casgrain devient militante pour La Voix des femmes, une organisation pacifiste, ce qui l'amène à voyager notamment en Europe, en Asie, au Moyen-Orient. En 1970, elle est nommée sénatrice indépendante



par Pierre Elliott Trudeau, une fonction qu'elle n'occupera que pendant un an, car elle atteindra l'âge de la retraite. Dans la dernière décennie de sa vie, elle s'engagera pour les droits des femmes amérindiennes, participera à la campagne du non au référendum de 1980 et à la bataille des «Yvettes». Elle terminera sa vie, montre Nicole Forget, couverte de doctorats honorifiques et d'autres reconnaissances, mais un peu isolée. Agréable à lire, fort bien documentée, cette biographie nuancée ne donne pas toutes les clés pour comprendre la vie et le parcours de Thérèse Casgrain, mais elle offre un voyage stimulant dans l'histoire politique du XX^e siècle, à travers ce personnage de femme originale et batailleuse comme son père, têtue et malcommode, qui a cru à la justice sociale malgré ses origines bourgeoises et qui a utilisé les moyens qui étaient à sa disposition pour faire valoir ses idées.

Collaboration spéciale
Le Devoir

THÉRÈSE CASGRAIN
LA GAUCHISTE EN COLLIER DE PERLES
Nicole Forget
Fides
Montréal, 2013, 534 pages

LITTÉRATURE

Plus loin
que le souvenirMadeleine Monette revisite
l'inimaginable avec le recueil
*Ciel à outrances*LAURENCE CORNET
à New York

Madeleine Monette explore la matière littéraire avec une exigence sans cesse renouvelée: «*J'écris des romans avec des lenteurs et des impatiences de poète*», admet-elle. Son premier roman, *Le double suspect*, qui tient de l'enquête psychologique, a peu à peu laissé la place à des sommes sociales dont *Les rouleurs*, publié en 2007, était un aboutissement maîtrisé. Aujourd'hui, c'est avec un recueil de poésie qu'elle aborde un sujet aussi personnel qu'universel, celui du désastre du monde moderne, dont le point de bascule est le 11-Septembre.

«*Le poème Elan vital nous fait passer du jour même aux jours qui suivent, à "la fidélité des lendemains", puis fait place au zoom out du poème* Le ressac des sens où il est question des premières réactions, de l'indignation unanime où l'on voyait des foules amoureuses se rassembler, mais aussi du traitement de l'événement par les médias, les hommes politiques, etc.», explique l'écrivaine, qui vit à New York.

Le lecteur rare de l'histoire de personnages affectés indirectement par l'événement, en périphérie de la catastrophe, à des situations concrètes qui nous amènent au cœur de la

tragédie, au centre même de la mort. Cette alternance rythme le récit, faisant de cette suite poétique une narration fluide dont les fragments divisibles sont autant d'expériences contemporaines reflétant une certaine tragédie du quotidien.

Mélodie vibrante de la ville, le texte frémit, parsemé d'interjections anglaises échappées sous le coup de l'intensité émotionnelle, des paroles que l'on s'entend dire sans les comprendre, les mots de l'expérience non digérée, celle, brute et accablante, que l'écrivaine retrace 10 ans plus tard en s'appuyant sur ses souvenirs et sur la fiction afin d'aller au cœur de la sensation.

«*Ce recueil est une avancée en poésie où j'ai essayé de m'approcher de l'inimaginable. L'imagination vient à la rescousse du souvenir et la poésie vient à la rescousse de l'imagination. Après des événements comme celui-là, on dit: "On n'oubliera jamais." Mais pour moi, il faut aller plus loin que le souvenir. L'imagination redonne de l'intensité à l'événement. Elle recrée cette urgence, cette immédiateté de l'expérience. Et l'on trouve un réconfort dans un face à face avec la douleur.*»

C'est d'ailleurs ce qui amène l'auteure à s'inscrire explicitement dans le texte: «*Elan vital est un poème charnière. Il se termine en faisant place à l'écriture, à l'écrivaine. J'ai*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

C'est avec un recueil de poésie que Madeleine Monette aborde un sujet aussi personnel qu'universel, celui du désastre du monde moderne, dont le point de bascule est le 11-Septembre.

«*Je suis poussé plus loin que jamais le processus d'identification de la romancière à ses personnages parce que je voulais être là, dans cette violence inexplicable, dans cette douleur intolérable. C'est un recueil très personnel où je me révèle avec plus de vulnérabilité que dans les romans précédents.*»

On y rencontre un amoureux abandonné qui se venge de sa séparation par un tatouage indélébile, une jeune immigrée sur le point d'être licenciée, une veuve dévorée par la surprise d'une mort tout sauf spectaculaire, une vieille femme submergée par le dés-

ordre de ses émotions auxquelles répond le soudain chaos. C'est une réflexion sur l'événement tout autant que sur la vie, le monde, l'immigration, l'amour, le travail, les médias, une expérience précise autant que le récit d'aventures individuelles et des drames qui bousculent le monde. La confusion de flammes aveuglantes, de poussière asphyxiante, de métal suintant, d'angoisses indomptables et d'immeubles mouvant dans un anthropomorphisme poignant est parfois autant celle du New York de 2001 que celle de l'Alep de 2012.

Loin d'un pathos qui nierait la souffrance par sa superficialité, le recueil succombe à un réalisme du trouble, réveillant une compassion essentielle. Si l'écriture s'efforce de raviver l'empathie, il s'en dégage une émotion épaisse concentrée dans la densité de l'écriture: un style économe mais précis où le jeu sur les proportions bousculées rend compte de la démesure de l'événement, de son outrance, comme le titre l'indique. De ses outrances, même, ses excès qui s'animent dans des images fortes. Les métaphores s'enchaînent sans se répéter, passant du

champ minéral aux références naturelles dans un rythme aussi vertigineux que les tours effondrées, le ciel y est omniprésent, comme si sa profondeur reflétait l'abysse du carnage, le martèlement des mots résonne en nous autant que le drame retentit dans nos consciences.

Collaboration spéciale
Le Devoir

CIEL À OTRANCES

Madeleine Monette
Éditions de l'Hexagone,
coll. «Écritures»
Montréal, 2013, 112 pages

L'appel du large, l'appel du gun

DANIELLE
LAURIN

Barbelés est un objet rare. C'est un livre imparfait, inégal. Mais vibrant, bouleversant. Choquant, dur, cru. Confrontant. On y vit de l'intérieur le quotidien dans une prison. On y vit à l'intérieur des tripes d'un prisonnier. L'auteur de ce récit autobiographique, Pierre Ouellet, a 63 ans; il a passé 40 années derrière les barreaux.

Ses premiers larcins remontent à l'adolescence. Dès l'âge de 13 ans, c'est la valse des centres de rééducation. Il s'évade, il commet d'autres crimes, il est repris, et ainsi de suite. Période d'acalmie, puis il remet ça. Il a 23 ans quand, en 1972, il est incarcéré pour vol à main armée. Ce n'est que le début.

Il multiplie les tentatives d'évasion, en réussit quelques-unes. En 1986, il est condamné à la prison à perpétuité pour tentative de meurtre et complot pour meurtre contre des policiers. En 2001, il prend la clé des champs pendant quatre mois, puis il est arrêté de nouveau, pour vols à main armée: retour à l'établissement à sécurité maximale de Donnacona.

C'est alors qu'il entreprend la rédaction de *Barbelés*, sorte de journal de détention, de livre de confessions, d'autocritique. Le tout parsemé de souvenirs, de fantasmes. Et de réflexions existentielles, nourries par des lectures compulsives d'ouvrages poétiques, littéraires, philosophiques.

Se côtoient allègrement dans *Barbelés* des références à Baudelaire, Rimbaud, Nelligan, Paul-Marie Lapointe, A. Sartre, Nietzsche, Socrate, Epicure, A. Prévvert. A Marie Cardinal, Nelly Arcan, Nancy Huston...

Beaucoup, beaucoup de citations. Parfois plaquées, parfois utilisées comme s'il s'agissait d'arguments d'autorité. Un

côté surfait, patenté, du genre travail scolaire. Mais...

Mais derrière tout cela, une quête d'authenticité, une vraie recherche, une réelle tentative de mise à nu. Et une voix littéraire qui se pointe. C'est ce qu'on se dit. Alors, on continue. On est captivé, dans tous les sens du terme.

On comprend vite que la lecture est pour ce prisonnier un moyen d'évasion, une façon de rêver, de transcender sa dure réalité quotidienne, où «*les insignifiances verbales prennent parfois des proportions démesurées et deviennent des arguments qui, à travers la violence physique, justifient tous les déversements de haine et de refoulement.*»

Il y a les lectures, il y a aussi les rêves éveillé. Rêves de douceur, de tendresse. De sexe, beaucoup: «*Le cul c'est comme la poésie: ça vous emmène ailleurs.*»

Très important, le sexe. Mais pas à tout prix. Pas avec n'importe qui. Pas avec les autres gars de la prison, tout autant en manque que lui, qu'il entend parfois se satisfaire entre eux.

Très important, le manque de sexe en prison: «*Je me demande parfois quel peut être l'impact d'une longue carence de relations sexuelles et affectives sur l'appareil psychique.*» Mais lui, il préfère se satisfaire lui-même, en attendant mieux. C'est ce qu'il confie.

Ou alors, il repense aux femmes qu'il a aimées. Il revit dans le présent les moments d'extase passés. «*Bien que je sois conscient du passage des années, dès que je réveille en moi un souvenir, il me revient toujours avec les émotions qui lui sont associées. Je les ressens comme si j'étais en train de vivre le moment.*»

Le souvenir, comme le fantasme, tout comme la lecture, pour se «*libérer des barbelés.*» Mais ça ne suffit pas. Bien sûr que non: «*Parfois, j'en ai plein le cul des livres, poètes, philosophes et compagnie. J'en ai marion d'écœurement des mots tant le désir de sentir la peau d'une femme sur la mienne*



me prend aux tripes.»

L'écriture dans tout ça? Elle permet de passer le temps. Elle sert de soupape à l'agressivité, à la haine, à la folie. Et elle provoque, nécessairement, un retour sur soi-même.

Écrire, pour comprendre ses crimes, pour tenter de s'en libérer. Écrire pour se com-

Il a 23 ans quand, en 1972, il est
incarcéré pour vol à main armée.

Ce n'est que le début.

prendre soi-même: «*Écrire, c'est prendre le risque de savoir à quoi je ressemble.*»

Comment expliquer, pour commencer, qu'à 13 ans, il ait opté pour la délinquance? Son explication, tortueuse, vaut ce qu'elle vaut: incapacité à formuler ses émotions qui s'est transformée en révolte, et absence de modèle masculin dans sa famille: un père qui a combattu contre les Allemands durant la Deuxième Guerre mondiale, qui ne s'est jamais remis des horreurs qu'il a vues, qui était plein de rage, de peine, le plus souvent imbibé d'alcool...

Mais ça ne suffit pas, ce n'est pas si simple que ça. Creuser, chercher encore. Surtout, ne pas chercher à se justifier. «*Mes crimes, je les ai faits sciemment. Je savais que je ferais du mal aux autres. Mais le sachant, pourquoi les*

ai-je commis? Savoir que nous pouvons faire le mal ne suffit pas à nous empêcher de le faire.»

Assumer ses responsabilités, faire son mea-culpa. «*D'avoir tiré sur un policier ou d'avoir braqué une caissière de banque n'a jamais été une erreur. C'était un acte prémédité, un choix délibéré, tout le contraire d'une erreur. C'est pour cette raison que l'acte est plus grave, parce qu'il est réfléchi.*»

Se morfondre. S'en vouloir. Avoir des regrets, se dégoûter soi-même. Détester l'homme qu'on a été. Rêver de pouvoir se délester de son passé. Et écrire, écrire encore. En pensant à l'avenir...

Son récit se termine au printemps 2010. À l'idée de sortir de prison après 40 ans de captivité, c'est-à-dire à l'approche de sa demande, devant la Commission des libérations conditionnelles, pour être placé dans une maison de transition, Pierre Ouellet livre ses états d'âme et ses intentions: «*Je ne ressens aucune angoisse, aucune inquiétude. Je suis en paix avec moi-même et les autres. Ma seule motivation*

est de réussir ma vieillesse, c'est-à-dire attendre ma mort tranquillement sans faire de tort à personne. Jamais plus je ne toucherai à une arme de ma vie.» Il insiste: «*Jamais plus je ne toucherai à ça. Je le sais dans ma chair. J'y ai trouvé ma force et ma raison.*» En refermant *Barbelés*, on a presque envie de le croire.

Mais qui tentait-il de convaincre au juste? Un lecteur, tout ça. À l'automne 2012, après 10 mois de liberté conditionnelle, Pierre Ouellet s'est évadé d'une maison de transition. Il a commis deux vols à main armée.

Dans l'attente de son procès, reporté en mai, il est de nouveau en prison...

BARBELÉS
Pierre Ouellet
Sémaphore
Montréal, 2013, 340 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 25 février au 3 mars 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NB DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Félicité • Tome 4 Une vie nouvelle	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
2	Gaby Bernier • Tome 2	Pauline Gill/Québec Amérique	1/3
3	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ	7/19
4	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis	2/17
5	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles	3/18
6	Le petit prince est revenu	Marc Fisher/Un monde différent	8/2
7	L'Orphéon. Quinze minutes	Patrick Sénécal/VLB	6/6
8	Enterrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec	4/8
9	Bébé boom	Josée Bourinval/Hurtubise	5/3
10	L'Étoile enfant	Nicola Ciccone/Libre Expression	-/1
Romans étrangers			
1	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	1/4
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	2/22
3	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	3/8
4	Un sentiment plus fort que la peur	Marc Levy/R. Laffont Versilio	-/1
5	Vert-de-gris	Philip Kerr/Du Masque	5/2
6	La vérité sur l'Affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Faliois Âge d'homme	4/11
7	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/10
8	Les griffes du mensonge	James Patterson Michael Ledwidge/Archipel	-/1
9	Délivre-moi	Julie Kenner/Michel Lafon	-/1
10	Les enquêtes du département V • Tome 3 Délivrance	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	7/5
Essais québécois			
1	Journal d'un écrivain en pyjama	Dany Laferrière/Mémoire d'ancier	1/3
2	Vieillesse avec grâce	Denise Bombardier/Homme	2/3
3	En terrain miné. Correspondance en temps de guerre	Roxanne Bouchard Patrick Kégle/VLB	3/2
4	Fâché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique	4/5
5	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	-/1
6	Libérez-vous des syndicats!	Eric Duhaime/Genex	-/1
7	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux	7/7
8	Tous tous? L'influence de l'industrie pharmaceutique...	Jean-Claude St-Onge/Ecosociété	5/4
9	Québec cherche Québécois pour relation à long terme...	Tania Longpré/Stanké	-/1
10	Une idée de l'université. Propositions...	Michel Seymour/Boréal	6/3
Essais étrangers			
1	Fin de l'Occident, naissance du monde	Hervé Kempf/Seuil	2/3
2	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	-/1
3	La guérison du monde	Frédéric Lenoir/Fayard	6/5
4	Jours de destruction, jours de révolte	Chris Hedges Joe Sacco/Futuropolis	-/1
5	Peut-on encore sauver l'Église?	Hans Küng/Seuil	5/2
6	L'éternité dans une heure. La poésie des nombres	Daniel Tammet/Les Arènes	-/1
7	Occupé	Noam Chomsky/Herne	-/1
8	Les moissons du futur. Comment l'agroécologie...	Marie-Monique Robin/Stanké	1/5
9	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet	3/16
10	Une autre vie est possible	Jean-Claude Guillebaud/Iconoclaste	7/4

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

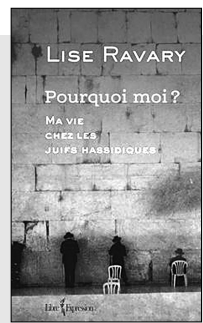
L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LITTÉRATURE

LA VITRINE

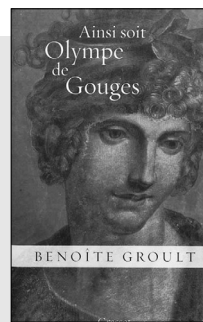


RÉCIT

POURQUOI MOI?
MA VIE CHEZ LES JUIFS HASSIDIQUES
Lise Ravary
Librairie L'Express
Montréal, 2013, 248 pages

La blogueuse du *Journal de Montréal* et journaliste d'expérience Lise Ravary s'est convertie au judaïsme à la suite d'un voyage en Israël. Dans ce récit, dont la forme bifurque parfois vers l'essai, parfois vers le « Que sais-je? », elle raconte dans le détail son expérience de conversion au judaïsme orthodoxe et sa vie pendant cinq ans dans une communauté loubavitch montréalaise. Des premiers instants de cet appel à cette foi peu commun jusqu'à la rupture avec la communauté qui l'a accueillie et qu'elle a tenté de faire sien, Lise Ravary relate avec beaucoup de générosité et tout en nuance ce parcours spirituel laborieux et complexe qui se lit comme un roman. Au-delà du témoignage personnel, qui tisse la trame principale de cet ouvrage, l'auteure dresse un portrait instructif des communautés juives orthodoxes et démystifie leurs traditions et leur mode de vie de façon fort éclairante.

Amélie Gaudreau



LITTÉRATURE FRANÇAISE

AINSI SOIT OLYMPE DE GOUGES
LA DÉCLARATION DES DROITS DE LA FEMME ET AUTRES TEXTES POLITIQUES
Benoîte Groult
Grasset
Paris, 2013, 206 pages

1791. Olympe de Gouges présente sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne après avoir « sévi » auparavant avec plusieurs écrits en faveur des droits civils et politiques, de même qu'en faveur de l'abolition de l'esclavage. Benoîte Groult, lumineuse féministe française, rend hommage à son courage dans cet ouvrage. Le nom de ce dernier est inspiré d'ailleurs de son essai sur la condition des femmes, qui fit grand bruit en 1975, *Ainsi soit-elle*. À 93 ans, elle n'en dément pas et fustige sans remords la misogynie d'hier à aujourd'hui. Elle demande d'entrée de jeu : « Jusqu'où faut-il aller pour mériter un nom dans l'Histoire de son pays quand on est née femme? » Dans nos pages, l'été dernier, on pouvait encore lire que l'inclusion d'une femme dans l'histoire de Montréal tenait du « véritable détournement à des fins idéologiques ». ... Pas étonnant donc que la figure d'Olympe de Gouges demeure plutôt méconnue, quoiqu'elle soit plus connue que celles de nombreuses féministes mentionnées tout au long du livre et que nous découvrons avec ravissement. Citons seulement Théroigne de Méricourt, trop brièvement abordée. Il est d'autant plus surprenant de constater le rejet d'Olympe aux oubliettes quand on s'attarde, en deuxième partie du livre, à ses écrits politiques visionnaires. Une des phrases les plus célèbres de cette polémiste acharnée sera en effet prophétique : « Les femmes ont le droit de monter à l'échafaud. Elles doivent également avoir celui de monter à la tribune. » La grande Olympe fut guillotinée en novembre 1793, en plein cœur d'une Révolution qui n'a provoqué aucun changement dans la vie des femmes. Il fallut attendre plus d'un siècle et demi avant que ses écrits viennent éclairer ce combat pour l'égalité des sexes, qui demeure, hélas, toujours d'actualité.

Marie-Pier Frappier



ESSAI

VIVRE, PENSER, REGARDER
Siri Hustvedt
Traduit de l'américain par Christine Le Bœuf
Actes Sud/Leméac
Montréal, 2013, 509 pages

Remonter le fil des essais de l'écrivaine américaine Siri Hustvedt, de 2006 à 2011, c'est plonger dans un monde aux multiples et infimes tonalités où se croisent tant Freud que Winnicott, Montaigne ou Merleau-Ponty. Dans l'univers de celle qui se décrit comme une vagabonde intellectuelle, épouse à la ville du romancier Paul Auster, la littérature est partout, éclairant aussi bien la philosophie que les neurosciences ou la psychanalyse, donnant à ses réflexions sur l'être-au-monde une vraie profondeur. Il est difficile de rester de glace devant la chaleureuse érudition de la romancière de *Tout ce que j'aimais* et d'*Élégie pour un Américain*, qui, dans sa quête de vérités faites de « brouillards et de brume », arrive à cultiver l'ambiguïté dans ce qu'elle a de plus fécond. Son *Vivre, penser, regarder*, fin alliage de logiques et d'intuitions, est un ouvrage éminemment personnel qui ouvre la voie à une conversation assez prégnante pour que ses traces restent une fois les pages refermées.

Louise-Maude Rioux Soucy

Beckett de la ruche au bowling

GILLES ARCHAMBAULT

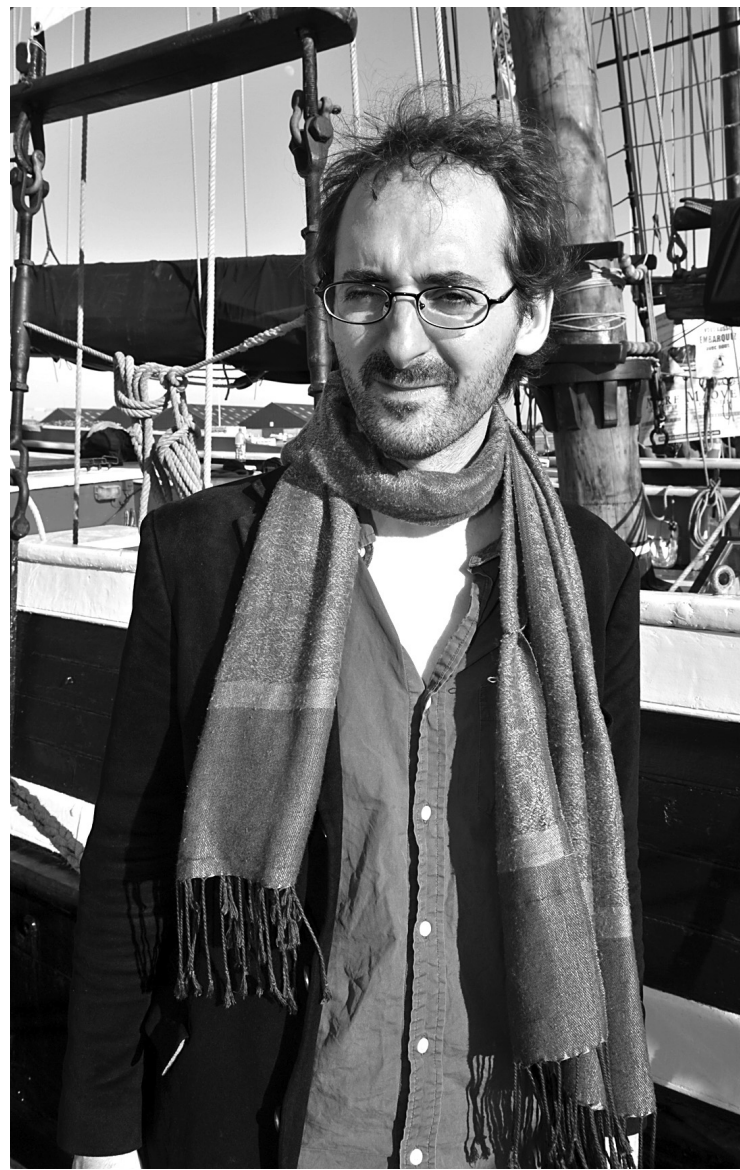
Selon l'adage qui veut qu'on ne prête qu'aux riches, il ne faut pas s'étonner outre mesure que la figure de Beckett intéresse les romanciers. La nature même de l'œuvre, son aspect volontiers énigmatique, l'écriture exigeante qui la porte, de même que la personnalité peu flamboyante de son auteur contribuent à nourrir le mythe.

S'inspirant d'un fait véridique, le projet de monter à l'intérieur d'un établissement carcéral suédois une mise en scène d'*En attendant Godot* jouée par des prisonniers, Martin Page invente une courte fiction qui ne manque pas de séduction.

Sous forme d'un journal tenu de juin à octobre, un chargé de cours désargenté raconte comment il a fait la connaissance du fameux Irlandais. Un libraire de Saint-Germain-des-Près lui signale que Beckett a besoin d'un assistant pour l'aider à trier ses manuscrits. L'assignation durera dix jours. Il s'établit toutefois une étrange complicité entre les deux hommes. C'est l'intrigue du roman. Des dix jours prévus, les dissemblables collaborateurs feront une affaire de près de quatre mois.

Quelle est la part de l'invention dans ce faux portrait? Sauf Martin Page, bien malin qui le saurait. Et à vrai dire, peu nous chaut. Commodité littéraire, Suzanne, la compagne de Beckett, n'apparaît pas. Le pauvre thésard peut donc à sa guise profiter du contentement qu'il y a parfois à frayer avec les grands hommes.

Beckett apparaît comme un excentrique ennuyé par sa gloire littéraire. Il affectionne les chocolats chauds, ne détecte pas se promener dans les magasins à grande surface, joue au bowling et, suprême fantaisie, récolte son miel à même les ruches qu'il a installées sur le toit de l'immeuble qu'il habite.



FRED TANNEAU AGENCE FRANCE-PRESSE

S'inspirant d'un fait véridique, Martin Page invente la séduisante courte fiction *L'apiculture selon Samuel Beckett*.

L'auteur de *Molloy* est un être débordé par sa réputation. Il ne s'occupe que distraitement des demandes d'entretiens ou de reportages qui lui parviennent du monde entier. Il n'en sera pas tout à fait de même pour le projet suédois évoqué plus haut. Se pose pour lui un problème moral. En donnant à ces prisonniers l'illusion de la liberté, car jouer sur une scène, n'est-ce pas déjà être libre, n'est-on pas d'une insigne cruauté? Il fau-

draît plutôt qu'ils jouent hors les murs. Permission qui ne sera pas accordée.

Pour s'amuser, pour se moquer à sa façon des universités en général américaines à la recherche de documents, d'artefacts le concernant, il s'en fabrique, allant même dans des sex-shops. Cette démarche est à peu près semblable à celle de Martin Page, qui invente lui aussi des situations pittoresques dans lesquelles se démène l'écrivain plus que se-

cret qu'était Beckett. Le lecteur se demande : et si c'était vrai? Contentons-nous de dire que c'est au moins vraisemblable. Amusant en tout cas. Encore une fois, on ne prête qu'aux riches.

C'est à un travail tout autre que se prête Pascal Bonafoux dans son *Dictionnaire de la peinture par les peintres*. Pas d'imagination délirante ici. Que des faits. Mais le résultat est le même puisqu'il s'agit aussi dans ce cas du concept d'œuvre. Que pensait Picasso de Cézanne? Marcel Duchamp ne croyait-il pas qu'on pouvait se servir d'un Rembrandt comme d'une planche à repasser? Ingres ne considérerait-il pas que Delacroix était l'« apôtre du laid »?

Pour un ignare de ma sorte, ce dictionnaire permet d'appréhender plusieurs choses sur l'art pictural et de vérifier comment a fluctué à travers les âges le concept d'œuvre. Si le Beckett apiculteur d'occasion fait figure de créateur écrasé par sa réputation d'écrivain nobélisé, l'histoire de la peinture (et de la littérature) a été écrite par des artistes qui, dans le doute ou non, ont édifié une œuvre inspirée par l'admiration pour des prédécesseurs ou, à l'inverse, suscitée par le refus de ce qui a semblé leur être de la supercherie.

Ces deux livres, tout dissemblables qu'ils sont, parlent d'une même chose, de la création et de ce qui peut arriver à ceux qui se mêlent d'en faire.

Collaborateur
Le Devoir

L'APICULTURE SELON SAMUEL BECKETT

Martin Page
Les éditions de l'Olivier
Paris, 2013, 87 pages

DICTIONNAIRE DE LA PEINTURE PAR LES PEINTRES

Pascal Bonafoux
Les éditions Perrin
Paris, 2012, 397 pages

POÉSIE

Les fêlures d'Alexie Morin

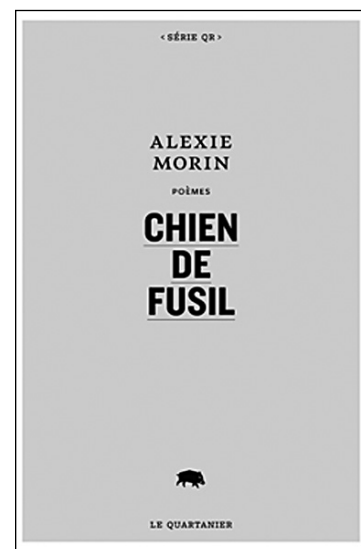
Son recueil *Chien de fusil* constitue une superbe entrée en poésie

HUGUES CORRIVEAU

Chien de fusil, premier recueil réussi d'une jeune auteure de moins de 30 ans, est constitué de poèmes en vers libres comme de proses plus ou moins longues. Le monde concret qui s'y déploie s'avère opaque, oblige d'y pénétrer en se faufilant entre des interstices minuscules, mus par un désir de découvertes progressives et inquiètes. Dès le premier texte, on suit l'auteure dans son exploration d'une maison soit abandonnée, soit ressurgie des souvenirs d'un passé flou. De minutieux dérapages nous mènent droit en poésie chaque fois qu'on se croirait happés par une description romanesque. Ainsi, d'entrée de jeu, des gens ont quitté une maison dans laquelle on pénètre alors que « les branches l'enserrent jusqu'aux fenêtres, les feuilles entrent par les carreaux brisés et meurent par manque de lumière — des raisons pour l'aimer et s'enfuir. Nous n'avons pas peur d'elle, comme nous connaissons tous ses tremblements ».

Tentaculaires, les chemins pris pour accéder à un intangible fragment de soi traversent ainsi des corridors, des sentiers, des forêts et des ruisseaux. Portefaix, l'auteure ploie sous le fardeau car, en marche, dit-elle, « nous attachons des couvertures à nos sacs à dos » ou encore « nous courons en portant des branches étroitement serrées contre nos corps, retenues par une corde, passée au dos ».

À l'image de la première maison, le monde se fracture, s'ensombre de bois mort et d'éclats multiples. À la peine, la poète traverse pièces et sous-bois, se fraie tant bien que mal un chemin confus pour accéder tout à la fois à la vie et à la mort, formes hybrides du réel. Elle souffle, elle touche, elle fuit et désire dans le désordre émotionnel qui fait craquer le palpable des choses. Rien n'est sûr, rien ne tient sur ses assises. « J'arrache aux pierres un peu d'elles / et j'avale », dit-elle, quêtuse d'âme. À fleur de peau, à fleur de sens, avec l'auteure, on écoute ici rien moins



que l'âme souffrante de la terre, des anciens foyers détruits, des sentes coupées de branches et d'orties.

Et il y a cet autre, appelé Vincent, qui serait peut-être cet homme qui vit en forêt et qu'elle rejoint, éfrénée, anxieuse devant sa sauvagerie. L'auteure se disloque à l'approche des sentiments friables, côtoie les corps, avec en elle une crainte absolue

que tout explose, car, comme un rêve d'enfant assouvi et floué, « le futur est arrivé et il durera toute la vie ».

Entrer dans la terre en « chien de fusil », en position foetale, pour retrouver l'espoir ou le désespoir d'une pensée tellurique obsédante. Écoutons-la : « Chaque battement de mon cœur fait vibrer les feuilles, et moi je suis immobile, j'ai envie de vivre mais je ne sais plus me lever, inspirer fort et avoir faim. Inspirer fort et avoir faim. Avoir faim. Je vais me lever un oiseau près de mon cœur, c'est la première fois. Un oiseau-mouche attiré par le rouge. Tout a cessé de bouger. » Mais la voix poétique reste, intense et belle. Une superbe entrée en poésie, un ton prenant, inquiet et dense, qu'il faudra suivre.

Collaborateur
Le Devoir

CHIEN DE FUSIL

Alexie Morin
Le Quartanier,
série « QR », n° 62
Montréal, 2013, 74 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'exil et le feu des questions

CHRISTIAN DESMEULES

C'est une sorte de face-à-face entre un frère et une sœur, un grand écart un peu bancal entre le passé qui nous hante et le présent qui nous glisse entre les doigts. De l'Algérie à Pointe-aux-Trembles en passant par les forêts du Maine, Montréal et Chicago, le premier livre de Julia Pawlowicz est un roman familial traversé par le sentiment de l'exil.

Enfants d'un couple d'immigrants polonais, Maria et Tomek Wolski se rendent une dernière fois, après la mort récente de leur père, au petit chalet du Maine où ils ont passé plusieurs étés de leur enfance. En pleine nature, dans la transparence de Crystal Lake, ils en profiteront pour « se parler et se retrouver et se

sentir plus forts ». Essayer d'exorciser les fantômes du passé qui souhaitent occuper tout l'espace. Poser les conditions pour que se déploie la mémoire. Même si « la famille n'a jamais été leur fort ».

Le frère est une sorte de copie carbone de leur père pragmatique et taiseux, il « ne s'intéresse pas sur l'avenir et sur le passé ». Alors que la jeune femme, au contraire, est plus extravertie : « Elle écrit, elle peint, elle se souvient, elle pleure, elle parle. » De la couleur de ses cheveux jusqu'à celle de son âme, elle se sait un peu le portrait de leur mère « folle » partie il y a des années et dont ils sont toujours sans nouvelles.

Un couple dépareillé, à l'image de celui que formaient leurs parents, où chacun poursuit

côte à côte et à sa façon un voyage amorcé longtemps, bien longtemps avant lui.

Puisque c'est l'histoire et le point de vue de la jeune femme de 35 ans qui domine, Maria pourrait être la narratrice de cette fiction à la troisième personne qui alterne entre l'autrefois et l'aujourd'hui. L'horreur (violente, dévastatrice) que lui inspire le Pointe-aux-Trembles où elle a traversé l'adolescence. Le souvenir nostalgique et parfumé des quelques années passées en Algérie avant d'arriver au Québec. Sa double qualité d'étrangère.

Comme un grain de sable dans l'engrenage des souvenirs, la rencontre d'un amoureux d'adolescence, revu au Maine puis à Chicago (aujourd'hui marié et père de famille), lui renvoie l'image de sa propre vie : « une ligne droite

vers nulle part ». Un flottement amoureux et sensuel propre aux trentenaires urbains, mélange de solitude et d'espérances inavouées.

Julia Pawlowicz, elle-même d'origine polonaise, livre avec *Retour d'outre-mer* une méditation sensible sur le passage du temps. Une tentative personnelle, tout de même un peu écartelée, d'éclaircir par l'écriture les circonstances d'une émigration.

Collaborateur
Le Devoir

RETOUR D'OUTRE-MER

Julia Pawlowicz
Triptyque
Montréal, 2013, 168 pages

LIVRES

Andrei Makine plonge dans le grand cirque de l'histoire

Son dernier roman revisite l'avant et l'après-Révolution russe à travers la figure de la tsarine Catherine II

GUYLAINE MASSOUTRE

Avec *Une femme aimée*, Andreï Makine continue sa fresque du XX^e siècle. Il relie l'histoire de la Russie et la vie concrète des gens ordinaires, aux destins tracés par les aléas du pouvoir. Et s'il s'intéresse aux aspects méconnus de la féminité, on peut en dire autant de l'identité masculine.

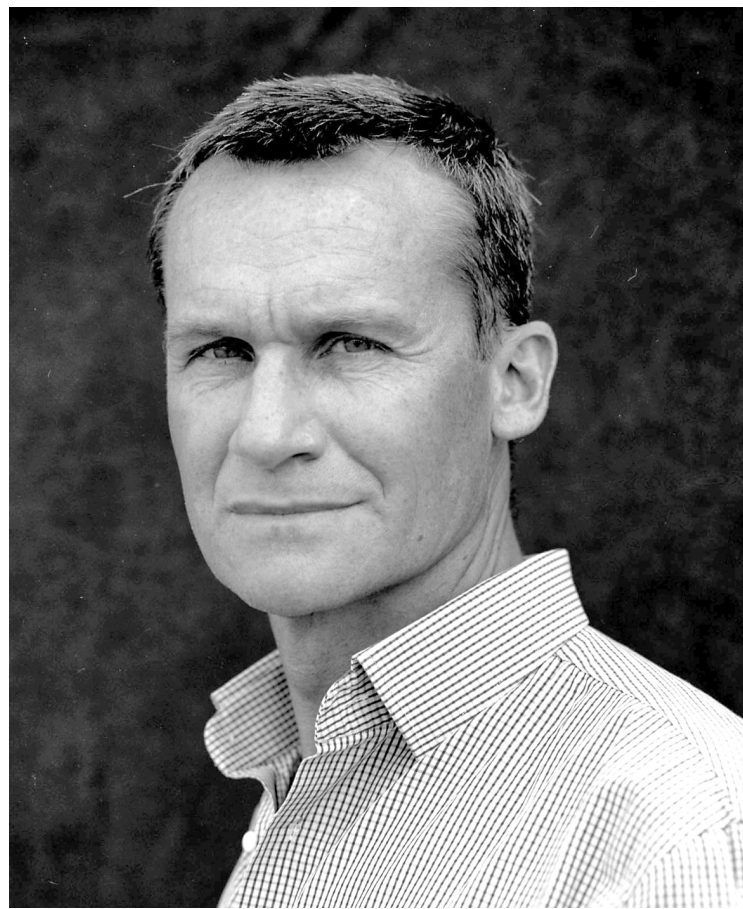
C'est lors d'un tournage de film, en 1975, à Peterhof, dans l'ancienne résidence de Pierre le Grand, qu'une femme est sortie pour fumer: Makine, qui avait 18 ans et se trouvait là, crut alors saisir une vérité. De cette impression serait né ce roman, qui met en scène Catherine II, tsarine implacable, philosophe et femme libre, autocrate, adversaire politique et amante redoutables.

Qu'on la dise héroïque, paradoxale ou nymphomane, Catherine II est impériale. On suit sa vie, racontée sous divers modes par Oleg, un scénariste pour le cinéma, puis la télévision. On voit alors le matériau historique au service moins du passé que du vrai monde, taillé à coups de serpe russe dans l'humain.

De ces deux époques superposées a jailli la double trame romanesque. Oleg, qui au début charrie des carcasses dans un abattoir, fera quantité de métiers sans perdre sa fidélité à Catherine et son goût des archives. Selon lui, elle a jeté les bases d'une démocratie qui tarde à porter ses fruits.

La Messaline russe

Quand l'Allemande Catherine épouse le futur Pierre III, elle n'a pas 15 ans. Elle enrichit immédiatement la bibliothèque impériale d'ouvrages philosophiques. Mais on découvre aussi son appétit sexuel. Qu'elle caracole devant la garde, elle montre en tout son caractère d'homme. Ne fait-elle pas assassiner le fluet



UANDERSEN

Lors d'un tournage, en 1975, dans l'ancienne résidence de Pierre le Grand, une femme est sortie pour fumer: Andreï Makine, qui avait 18 ans et se trouvait là, crut alors saisir une vérité.

Pierre III, qui a pris le pouvoir sans régner sur son lit, afin d'exercer son potantat?

Elle fait bâtir des villes, des écoles, réunit des états généraux, écrit une constitution, signe des traités, annexe la Crimée, une grande partie de la Pologne. Et elle collectionne les amants. Elle a dressé des listes méticuleuses de ses exploits, des sommes versées aux amants, elle tient correspondance, parle plusieurs langues, écrit des pièces de théâtre... Elle est démesurée, grande, sauvage, éclairée par plus de lumière que les folies de Voltaire, bref Makine l'admire.

Catherine croit aimer des fa-

voris sincères. Dans l'alcôve, c'est une farandole théâtrale, assortie de crimes. La plume de Makine valse, sans linéarité historique: n'a-t-on pas déjà tout dit, et tout contredit? Makine veut cerner l'utopie, ces idées sans frontières nécessaires à chacun, grand ou petit, et vécues si diversement. Tout le reste est cinéma, ce XVIII^e siècle comme ce qui se passait en France, à la Révolution, où les actes posés ont dépassé en barbarie les bornes de l'humain.

Relativisme critique

Depuis qu'il a écrit sous un autre pseudonyme, Gabriel Osmonde, Makine a changé

de style. *Une femme aimée* rappelle la manière Osmonde, plus familière, légère et enlevée que la veine précédente, tissu d'intériorité et de minimalisme. Ici, tout rebondit et interpelle le lecteur.

Le roman bascule lorsqu'Oleg se voit interdire son scénario. L'impératrice avait des idées libérales? Le dire n'est pas politiquement correct. Il reprendra son scénario en 1994, pour une série télévisée. Là, on veut du sexe, de l'audimat. Jamais la vérité. Aussi la violence des caractères, du verbe, des révolutions, des répressions avale-t-elle le temps personnel. Mais pour Oleg, Catherine reste femme, tandis qu'il plonge dans ses propres racines, allemandes. Ainsi, la Russie ancienne rejoint l'ère moderne, et inversement.

En se rapprochant, le champ de vision s'élargit. On constate la maîtrise admirable de Makine, sa capacité de rapprocher le lointain et de retourner les idées préconçues, tel jadis le cinéma politique de Wajda. Le résultat fait penser à une partition pour grand orgue: trulent et alerte, il campe une petite histoire dans la grande Histoire distancée d'avant et d'après la Révolution.

Collaboratrice
Le Devoir

UNE FEMME AIMÉE

Andreï Makine
Éditions du Seuil
Paris, 2013, 363 pages

POLARS

Une tristesse infinie

MICHEL BÉLAIR

Comme s'il était un véritable personnage de chair et de sang, le commissaire Erlendur, de la police de Reykjavik, semble avoir la faculté d'échapper à l'attention de son auteur. Arnaldur Indridason vient en effet de publier trois romans sans que l'on y aperçoive le commissaire, «en voyage dans les fjords de l'Est», a-t-on pu lire autant dans *Rivière noire* et *La muraille de lave* que dans le très étonnant *Betty*. Mais le temps est venu de remettre les pendules à l'heure et de replonger au cœur des obsessions de cet homme étrange: Erlendur est de retour...

Enfin, presque. Dans les faits, il est toujours dans la région des fjords de l'Est, «en vacance», mais nous le suivons alors qu'il arpente la lande. Pour découvrir bientôt que, en plus de marcher là au milieu de souvenirs douteux, le commissaire est obsédé, comme les gens du coin, par l'histoire de Matthildur, une jeune femme disparue à la fin de la guerre un soir de tempête soudaine qui emporta aussi un groupe de soldats anglais. Avec lui, on se retrouvera bientôt sur ses traces. Dans ces coins perdus de l'Islande — même si l'on y construit maintenant des barrières et des usines —, rien ne s'oublie, semble-t-il...

Voilà donc Erlendur à la recherche du souvenir de ce fantôme comme de son jeune frère disparu lui aussi, on le sait, dans une terrible tempête à laquelle il n'a lui-même échappé que de justesse. La nuit, il dort à la dure au milieu de ses mauvais rêves à Bakkasel, la ferme en ruine où il habitait avec sa famille; et le jour, il remonte le fil

du temps tout autant que celui de sa mémoire en parcourant la lande. Ce qui nous donne un récit d'une beauté et d'une tristesse infinies.

Tout au long de sa quête, Erlendur nous fait rencontrer des personnages étonnants et démesurés. Comme Hrund, la sœur de Matthildur, qui vit toujours en refusant le changement qui défigure l'Islande qu'elle a toujours connue. Comme le violent et trouble Jakob aussi, le mari de Matthildur, et surtout le touchant Ezra, un vieil homme très proche de la disparue et qui la pleure encore un demi-siècle plus tard...

Couche par couche, un soupçon à la fois, Erlendur mettra au jour avec eux des histoires de violence tues qui s'emmèleront jusqu'à devenir de plus en plus troublantes. Quand les vivants comme les morts viennent d'abord dire la difficulté de sublimer dans un environnement aussi rude, tout peut arriver. Même l'impensable. C'est ainsi que le commissaire déterrera littéralement une histoire que personne n'avait jamais vraiment vue jusque-là. En de si étranges rivages, bien des choses se cachent parfois sous le silence de la mort...

Un livre qu'on n'oubliera pas de sitôt, dense comme un champ de glace et bouillonnant comme la vérité.

Collaborateur
Le Devoir

ÉTRANGES RIVAGES

Arnaldur Indridason
Traduit de l'islandais
par Eric Boury
Métailié, «Noir»
Paris 2013, 300 pages

BANDE DESSINÉE

Des ours et une danseuse nue

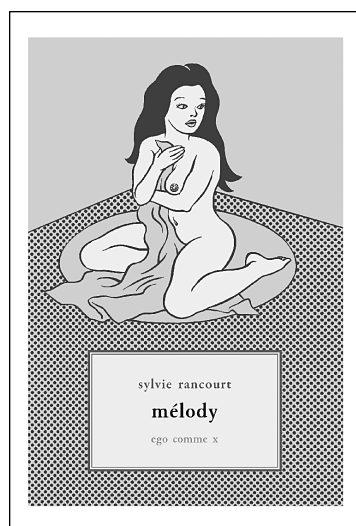
FABIEN DEGLISE

Elle était dans la marge il y a 28 ans au Québec. Désormais, elle est une attraction littéraire en France. Avec des blanches et des bulles dont beaucoup là-bas avaient entendu parler, sans avoir vraiment eu la chance, jusqu'à aujourd'hui, de pouvoir y toucher. Une provocation, un titillement textuel qui vient de prendre fin en ce début d'année avec cette remise au goût du jour par la maison d'édition Ego comme X, d'Angoulême, du roman graphique *Mélody*, imaginé dans les années 80 à Montréal par la jeune auteure Sylvie Rancourt.

Cette série autobiographique met en vedette l'auteure dans sa vie et sa carrière de danseuse nue dans les bas-fonds de la métropole. Sans fard, mais avec plein d'humanité.

L'objet chatouille la curiosité du bédéphile français mâle depuis qu'un certain Thierry Groensteen en a fait l'éloge dans *Les Cahiers de la bande dessinée* en 1987. La chose a été suivie d'une entrée en règle de *Mélody* dans le *Larousse de la BD* en 1998, rappelle-t-on dans la préface. L'intimité mise en dessin, l'existence mise à nu sur une planche était à l'époque un phénomène très nord-américain et plutôt émergent. Aujourd'hui, tout ça est une norme.

Sans surprise, Sylvie Rancourt trouve donc facilement sa place dans ce présent qui aime carburger au voyeurisme et se divertir en contemplant les destins décalés. Cet assemblage de planches replonge dans son passé d'effeuilleuse et de bédéphile qui, entre deux tours de poteau, a posé sur papier, avec humour, honnêteté et une très grande sensibilité, tout le sordide et la tristesse



350 pages qui fait passer ce fragment d'existence de simple anecdote, de fanzines pour initiés, à pièce intrigante du patrimoine bédéphique. Une danse de crayon à la fois.

Ma vie, c'est d'la gouache

D'une autobiographie à une autre: celle de la jeune bédéphile Nadja, qui a décidé de poursuivre l'exploration de son existence dans *Le cœur sanglant de la réalité* (L'Apocalypse), une sorte de suite logique à *Comment ça se fait*, sorti en 2006 chez Cornélius.

On s'y promène de Paris à la Bretagne, les deux environnements de la créatrice, en passant par des cases très sombres montées à la gouache noire et blanche. Dans ces cases, les humains peuplent son quotidien s'incarnent en ours, comme pour mieux faire ressortir leur côté primitif.

Introspective, hautement critique, plutôt cruelle envers les autres, envers elle-même et envers le monde des arts, cette incursion dans la vie de celle qui a mis au monde dans les dernières années *L'homme de mes rêves* (Cornélius) et *Les filles de Montparnasse* (Olivius) expose cette même intelligence dans la façon qu'a Nadja de mettre en image la condition humaine. Même en passant par des ours. Charmant.

Le Devoir

MÉLODY

Sylvie Rancourt
Ego comme X
Angoulême, 2013, 350 pages

LE CŒUR SANGLANTE DE LA RÉALITÉ

Nadja
L'Apocalypse
Paris, 2013, 176 pages

RENCONTRES D'ÉCRIVAINS DU PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

Le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), grâce au soutien du Conseil des Arts du Canada, est heureux de vous inviter à une table ronde où sont invités les finalistes du Prix littéraire des collégiens :

- Gilles Archambault
QUI DE NOUS DEUX? (Boréal)
- Sophie Bienvenu
ET AU PIRE, ON SE MARIERA (La Méche)
- Éric Dupont
LA FIANCÉE AMÉRICAINE (Marchand de feuilles)
- Éric Plamondon
MAYONNAISE (Le Quartanier)
- Larry Tremblay
LE CHRIST OBÈSE (Alto)

À QUÉBEC,
le lundi 11 mars à 19h 00
Le Studio P (280, Saint-Joseph Est)
RSVP À LA LIBRAIRIE : 418 694-9748

À TROIS-RIVIÈRES,
le mardi 12 mars à 19h 00
Librairie Clément-Morin
(4000, boul. des Forges)
RSVP À LA LIBRAIRIE : 819 379-4153

À MONTRÉAL,
le lundi 18 mars à 19h 00
Librairie Olivieri (5219, Côte-des-Neiges)
RSVP À LA LIBRAIRIE : 514 739-3639

Avec la participation de Stanley Péan et de Tristan Malavoy-Racine à l'animation

PRIX littéraire DES COLLÉGIENS

ANNIVERSAIRE 10

LIRE délivre

prixlitterairedescollégiens.ca

Les rencontres sont gratuites et ouvertes à tous!

POUR INFORMATION
CRILCQ / Université de Montréal
Tél. : 514 343-7369
Courriel : crilcq@umontreal.ca
Site : www.crilcq.org

Culture et Communications Québec

FONDATION MARC BOURGIE

Éducation, Loisir et Sport Québec

QUEBECOR

nuit blanche

fiL Festival International de la Littérature

lettres québécoises

LE DEVOIR

CRILCQ

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDIANTS QUÉBÉCOIS

radio spirale

ESSAIS

Pour une meilleure intégration au « nous » québécois

Tania Longpré défend la nécessité d'un modèle plus nationaliste, ouvert et décomplexé



LOUIS CORNELIER

Tania Longpré aime le Québec et les gens venus d'ailleurs qui le choisissent. Fille d'un Québécois d'origine canadienne-française et d'une Italienne devenue québécoise, la jeune femme a choisi d'œuvrer en francisation des immigrants pour transmettre le goût du Québec aux nouveaux arrivants. «*Peu importe d'où viennent les immigrants ou ce en quoi ils croient, écrit-elle, l'important est qu'ils aient le désir de se joindre à nous, de s'acclimater au Québec, d'adopter nos modes de vie, de manifester leur intérêt à devenir québécois ainsi que de partager nos projets d'avenir, quels qu'ils soient, et qu'ils souhaitent s'intégrer au "nous" québécois, tout en ayant comme premier objectif l'amélioration de leur qualité de vie.*»

Or, constate-t-elle, ce beau projet se heurte à certains obstacles qui rendent sa réalisation difficile. Dans *Québec cherche Québécois pour relation à long terme et plus*, Tania Longpré se sert de son expérience d'intervenante de terrain pour «*relater les succès et les échecs*» du modèle québécois en matière d'intégration des immigrants. À l'aide d'une multitude d'exemples très concrets, elle tente de montrer qu'un «*accueil adéquat de nos immigrants pour leur assurer un bon départ dans la vie québécoise demanderait [...] d'adapter notre capacité d'accueil en fonction de notre capacité d'intégration*», ce qui, selon elle, n'est pas le cas à l'heure actuelle.

Une francisation déficiente

Le Québec accueille environ 50 000 immigrants par année. La majorité d'entre eux appartiennent à la catégorie des travailleurs qualifiés. Les autres arrivent ici grâce au



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

Fille d'un Québécois d'origine canadienne-française et d'une Italienne devenue québécoise, Tania Longpré a choisi d'œuvrer en francisation des immigrants pour transmettre le goût du Québec aux nouveaux arrivants.

programme de regroupement familial ou avec le statut de réfugiés. Premier défi : environ 35% de ces immigrants ne connaissent pas un mot de français. Même parmi ceux qui ont été sélectionnés sur la base de leur connaissance du français, nombreux sont ceux qui le baragouinent à peine. Tania Longpré raconte d'ailleurs que certains de ses élèves lui ont même confié avoir fait leur entrevue visant à évaluer leur connaissance du français «*entièrement en anglais ou dans leur langue d'origine*»!

Leur intégration au Québec exige donc un sérieux effort de francisation qui, selon la jeune enseignante, n'est actuellement pas à la hauteur. Les demandeurs d'asile, par

exemple, ne reçoivent aucun financement en ce sens. Les autres peuvent être financés, mais les programmes offerts sont chiches, raison pour laquelle les immigrants les bouderont souvent pour leur préférer un emploi, même de misère, qui n'exige aucune connaissance linguistique ou quelques rudiments d'anglais. Comme mesures d'intégration, ce n'est pas riche.

«*J'estime, écrit Longpré, qu'il ne serait pas radical d'exiger de nos immigrants une connaissance dite "suffisante" pour se débrouiller dans la langue nationale de leur terre d'accueil, tout en ayant la possibilité d'augmenter leur capacité langagière une fois arrivés*», notamment grâce à des programmes gratuits de francisa-

tion. Or, évidemment, tant que le Québec n'a pas les pleins pouvoirs sur son immigration, une telle solution (exiger une connaissance préalable du français) est impossible à mettre en place, déplore avec raison l'enseignante.

Un modèle plus nationaliste

Ces choses ont déjà été dites et répétées, mais elles sont présentes ici d'une façon simple et concrète qui les rend plus prégnantes. Et Tania Longpré va plus loin. La francisation, selon elle, est nécessaire, mais pas suffisante. «*Nous devons favoriser, propose-t-elle, un modèle plus nationaliste, ouvert, intégrateur et décomplexé dans l'intégration à une nouvelle société.*»

La francisation doit donc s'accompagner d'une introduction aux codes culturels québécois. «*Comment l'immigrant peut-il aspirer à devenir québécois, demande justement Longpré, s'il ne sait aucun refrain de chanson, n'a jamais vu de film québécois ou ne connaît aucune des personnalités artistiques qui font la richesse de notre culture?*»

Dans ses classes, l'enseignante rencontre des gens qui, même après des années passées au Québec, continuent de se présenter comme turcs, algériens, chiliens ou vietnamiens, sont capables de nommer le premier ministre de leur pays d'origine mais pas celui du Québec, ne savent rien du printemps 2012, ignorent que Montréal, où ils vi-

vent, est une île et n'ont jamais entendu parler de la question nationale québécoise. «*Si nous ne nous affirmons pas et n'insistons pas sur le respect de nos valeurs, explique Longpré, nos immigrants ne comprendront jamais l'importance de se joindre à nous, puisqu'ils ne comprendront pas ce que nous sommes.*»

Opposée aux accommodements raisonnables qui encouragent la ghettoïsation et nuisent à l'intégration, aux cours d'anglais offerts aux immigrants par les commissions scolaires anglophones qui font concurrence aux programmes de francisation, et favorable à la régionalisation de l'immigration (elle propose Boucar Diouf en exemple), à l'application de la Charte de la langue française aux entreprises de 50 employés et moins (plusieurs immigrants s'y retrouvent), de même qu'à une francisation bien financée qui comporte aussi un volet social (laïcité, égalité hommes-femmes, droits des homosexuels) et culturel, Longpré conclut son éclairant essai-témoignage sur une déclaration d'amour aux immigrants de bonne foi, la majorité, dit-elle, qui font de gros efforts d'intégration.

Notre « nous », insiste-t-elle, «*n'est pas exclusif, mais [...] ouvert à tous ceux qui désirent l'utiliser*». Nous avons donc le devoir d'accueillir l'immigrant «*à bras ouverts en l'invitant à devenir l'un des nôtres plutôt que de le laisser s'enfermer dans sa différence*», et ce dernier a le devoir de s'intégrer. C'est théoriquement simple, pratiquement exigeant, mais moralement et politiquement nécessaire.

louisco@sympatico.ca

QUÉBEC CHERCHE QUÉBÉCOIS POUR RELATION À LONG TERME ET PLUS
COMPRENDRE LES ENJEUX DE L'IMMIGRATION
Tania Longpré
Stanké
Montréal, 2013, 200 pages

Le Québec vaincra-t-il sa peur ?

Jocelyn Caron réveille de belles hardiesses politiques

MICHEL LAPIERRE

Enfin, un souffle de jeunesse chez un de nos analystes politiques! L'essai *Choisir le progrès national*, de Jocelyn Caron (né en 1982), ne craint pas d'évoquer «*le plus limpide*» des démissionnaires d'une députation péquiste usée par la compromission, Jean-Martin Ausant (né en 1970), fondateur d'Option nationale, parti qu'appuie Jacques Parizeau, et de citer l'«*exemple éclatant*» de la mobilisation des jeunes lors du printemps érable.

Honoré de deux préfaces, l'une de Claude Béland, ex-président du Mouvement Desjardins, et l'autre du député péquiste Léo Bureau-Bloutin, ex-leader étudiant, le livre du politologue est d'une audace certaine mais inégale. Il regorge de données pertinentes et, «*tirant leçon des forces et des faiblesses*» des essais *Sortie de secours* (2000), de Jean-François Lisée, et *De la nation à la multination* (2007), d'Alain-G. Gagnon et Raffaele Iacovino, il préconise une solution à l'impasse constitutionnelle.

Au lieu d'un référendum sur la souveraineté-partenariat, comme en 1995, Caron souhaite que l'on organise une consultation populaire sur les réformes constitutionnelles susceptibles de rallier le plus grand nombre de Québécois. Appuyées idéalement par une coalition de partis, les propositions se situeraient entre deux extrêmes, le statu quo et la souveraineté, en accordant plus de pouvoirs au Québec.

Si le référendum est positif, notre gouvernement les soumettrait au reste du Canada pour que celui-ci les adopte en



SOURCE DRUIDE

Jocelyn Caron préconise une solution à l'impasse constitutionnelle.

l'espace de deux ans, car, explique le politologue, il faut éviter les «*aléas d'une élection générale québécoise qui pourrait déstabiliser le processus*». On devine l'astuce de Caron: «*Dans le cas où le Canada répondrait par une fermeture totale, il s'exposerait à une explosion des appuis à la souveraineté, comme ce qui s'est vu à la suite de l'échec de l'Accord du lac Meech.*»

Alors, un autre référendum portant, cette fois, sur la souveraineté donnerait peut-être le résultat rêvé par ceux qui, comme l'essayiste, visent «*le progrès national*». Mais ce n'est pas tant «*la peur de l'échec*» qui, selon la thèse fragile de Lisée reprise par Caron, paralyse les Québécois que le manque de détermination, de courage, qu'ils perçoivent chez tant de politiciens souverainistes.

Si ces derniers avaient l'audace d'Aussant, économiste émule de Parizeau, il y a fort à

parier qu'ils réduiraient la peur du risque financier qu'un peuple historiquement dominé, aliéné, associé à l'indépendance. Malgré la pusillanimité qu'il partage avec Lisée, Caron ne serait pas loin de faire sienne cette hypothèse.

Ne s'indigne-t-il pas qu'au Québec «*26,5% des non-francophones ne comprennent pas le français*»? En Grande-Bretagne ou en Allemagne, une telle incompréhension de la langue commune serait, juge-t-il, «*tout simplement loufoque*». En décelant, chez nous, les vestiges du colonialisme, Caron réveille de belles hardiesses politiques.

Collaborateur Le Devoir

CHOISIR LE PROGRÈS NATIONAL
Jocelyn Caron
Druide
Montréal, 2013, 480 pages

BIOGRAPHIE

Bookchin, père de l'écologie sociale

MICHEL LAPIERRE

On imagine mal au Québec, en songeant par exemple à la fermeture de la centrale nucléaire Gentilly-2, que l'écologie et la société soient dissociables. Cette évidence n'en fut pas toujours une. Dans sa «*biographie intellectuelle*» de Murray Bookchin, Vincent Gerber révèle qu'à partir de 1964 l'Américain propagea l'idée d'écologie sociale: le déséquilibre de la nature résulte des luttes sociales. Une révolution.

Le jeune historien, qui vit en Suisse, consacre à l'essayiste Murray Bookchin (1921-2006), né à New York et mort, près d'ici, au Vermont, le premier ouvrage substantiel dans la francophonie, où cet anarchiste

en rupture de ban, pionnier d'une pensée politique verte, reste si peu connu. L'un des Québécois que l'écologiste autodidacte, très porté sur la polémique, a influencé, Jean-François Filion, professeur de sociologie à l'UQAM, préface la biographie nourrie d'une interprétation aussi pénétrante que nuancée.

Gerber insiste sur le mot-clé qui permet de comprendre les idées de Bookchin: domination. L'écologie sociale se résume à merve par la formule de l'historien: «*La domination de l'humain sur la nature découle de la domination de l'humain sur l'humain.*» À l'opposé du marxisme mais en accord avec Rousseau, dompter la nature, loin de faire progresser l'humanité, reflète les déchirements

qui rongent cette dernière.

Voilà pourquoi Bookchin oppose l'écologie sociale à l'environnementalisme. Celui-ci vise, hélas, à résoudre les dommages infligés à la nature en ne remettant pas en cause les structures sociales d'un capitalisme tourné vers le seul profit!

Bookchin a élargi la portée de l'écologie en évitant toutefois d'adhérer au courant extrémiste de la «*Deep Ecology*» qui fait de la nature l'éternelle victime d'une humanité aveugle. Il savait que l'équilibre de notre raison est ce qui se rapproche le plus de celui de la Terre.

Collaborateur Le Devoir

MURRAY BOOKCHIN ET L'ÉCOLOGIE SOCIALE
Vincent Gerber
Écosociété
Montréal, 2013, 184 pages

Claude Jasmin
Anita, une fille numérotée

«**Jamais Jasmin n'a été aussi grave, aussi magnifique.**»

Le Devoir

XYZ éditeur

www.editionsxyz.com

Également disponible en version numérique